

françois deck et raphaële jeune 24/08/2014-14/07/2015

210

...et si, après cette rigoureuse contrainte des tercets
nous ouvrions le rythme du texte qui scande notre conversation
à l'imprévu, sans dépasser quatre-vingts signes pour une ligne
sans dépasser deux-cent-quarante pour un tour d'écriture ?

une procédure barbabapa : même masse, plasticité de la forme,
qui fait résonner la musicalité des pensées et retentir leur rythmicité
forme de la pensée et pensée de la forme jouent avec le sens
qui se donne, là, unique, pour cette fois

un ami me donne à lire *La Chevelure de Bérénice* de Claude Simon
dix-huit pages et une seule virgule, soixante-neuf paragraphes
de un à deux-cent-cinquante-cinq mots trempés dans la peinture
oliviers gris la montagne mauve le ciel safran

l'organicité de la langue s'accorde à recréer la cérémonie,
la vibration des choses, d'abord immédiates, percutantes
dans des éiphanies recevables comme des dons
ce besoin de reproduire, de tenir à bout de bras l'intensité du réel...

lalangue répète, le verbe diffère
répétition et différence
(je copie à l'envers)
reproduction, reprise, réplique,
l'ère de la reproductibilité technique
imprédictibilités luddites
puissance de bifurcation ludique ou fatale
du verbe toujours devant

j'aurais dit aussi : lalangue diffère le verbe répète
différence et répétition remis dans l'ordre finalement
jeu de retournement que nous assurent nos différences
rien n'est univoque
le signe se détache du réel et ce faisant le réalise

j'entends rarement tout ce que je dis
innombrables les noms de ceux qui parlent à travers moi
c'est aussi le jeu que nous jouons là,
se parler l'un à travers l'autre et beaucoup d'autres

à travers toi, moi, nous, eux,
sans que nous puissions mesurer notre part – et qu'importe ?

la meilleure part de chacun n'a pas de mesure

aujourd'hui, elle n'a rien, n'est rien
arrivera-t-il un jour où des neuronanocapteurs
croiront la déceler et la décoder, l'inventant de toute pièce ?
ou son inexistence se fera-t-elle encore plus assourdissante ?
que puis-je savoir ? si j'admets l'inconscient
que dois-je faire ? si j'admets l'inconscient
que m'est-il permis d'espérer ? si j'admets l'inconscient
qu'est-ce que l'homme ? si j'admets les prothèses nano-bio-numériques

il y a une citation de D.H. Lawrence, mais je n'ai pas la place. Tu complètes ?
«Les hommes ne cessent de fabriquer une ombrelle qui les abrite,
sur le dessous de laquelle ils tracent un firmament et écrivent leurs conventions,
leurs opinions

~~mais le poète, l'artiste pratique une fente dans l'ombrelle,
il déchire même le firmament, pour faire passer
un peu du chaos libre et venteux et cadrer dans une brusque lumière
une vision qui apparaît à travers la fente~~

mais celui-ci ou celle-là fend l'ombrelle
et cadre une vision dans une brusque lumière

...» : c'est une autre manière de dire cet écart
dont parle Varela, d'où surgit l'éclair de l'être,
discontinuité de l'existence (chaos),
pseudo-solidité des représentations (ombrelle)
auxquelles on s'accroche comme à la réalité (Ø)

lorsqu'un des carabiniers du film de Godard
déchire l'écran sans pouvoir saisir la baigneuse
dont l'image se fond avec le mur
s'agit-il du temps de l'innocence du cinéma ?
de l'insaisissabilité des rêves ?
ou du devenir-image de toute réalité ?

ou s'agit-il au contraire du devenir-réalité
de toute image,
réalité dure comme le mur,
derrière la fragile surface du rêve ?

les signes dépendent de là où on les conduit
des conceptions qui les accueillent
la réalité se confond avec les interprétations
qu'on est capable d'en donner

ainsi la liberté a d'abord à voir avec
notre capacité à suivre les signes favorables

les signes se donnent comme tels,
comme des saillances à la surface du monde
et ne transportent en eux que leur expression pure,
s'affirmant sans affirmer leur qualité : favorable / pas favorable...
ils s'excrivent !

ainsi la liberté a d'abord à voir avec
notre capacité à recontextualiser les signes
dans un environnement d'accueil favorable

lui-même produit d'une recontextualisation
des signes qui nous traversent

les infinis agencements possibles de la langue
inventent un sujet à la première personne du singuriel

imaginons maintenant
que ces mots ne résonnent plus comme des spectres sonores
mais se fabriquent en temps réel
dans un futur où il n'y aura plus besoin d'histoire

peux-tu développer ta pensée avant que je n'intervienne ?

j'imagine ce qui déjà s'élabore :
la fulgurance d'une information venue du dehors
qui suivra les canaux neuronaux vers la voix
comme les google glass nous disent ce que nous voyons
un google cortex nous dictera ce que nous penserons

pourrais-tu clarifier ce que tu entends par la perte du rapport à l'histoire ?

un savoir sans fond est instantanément convoqué et noué à la surface
le «sujet» de l'histoire se déracine et se dissémine
léger, il circule, d'intensité en intensité

la régression drastique de la biodiversité a pour pendant
la progression croissante des artefacts basés sur des modèles biologiques
la religion de la valeur ajoutée est l'opératrice de ce double mouvement

tout comme, sans doute, cet élan à «tout faire de tout»,
à arraisionner la plus petite parcelle de l'ordre naturel
pour réduire à néant l'incertitude

se soustraire à cet élan
implique selon moi l'activation
d'une lutte culturelle et pratique

dans laquelle des désaccords
vis-à-vis de l'ordre naturalisé
du langage de la domination
puissent s'augmenter

mais pour s'y soustraire, ne faudrait-il pas d'abord le comprendre ?

si *conversation* va avec *renseignement* qui va avec *loi*
on a peut-être trouvé les *lois de la conversation*
si le mot *client* se substitue au mot *patient*
et si on remplace le *travail* par l'*emploi*
le *citoyen-employé* est un bon *client*

à une biopolitique de la conversation sur les réseaux sociaux,
une politique de la conversation oppose de l'invisibilité
au sein de L'école erratique

«Lorsque tu veux savoir quelque chose
et que tu n'y parviens pas par la réflexion intérieure,
je te conseille alors, mon cher et spirituel ami,
d'en parler avec le premier venu.»
Kleist est le nom du premier venu, ce matin

les infinis agencements possibles de la pensée
inventent un sujet à la première personne du singuriel
quelque part entre le poète et toi,
avec tous ceux qui habitent votre maison commune

ma maison commune je pourrais la décrire
comme un compagnonnage de conversations vivantes
de conversations avec des morts et avec des absents
avec celles et ceux qui me visitent dans mes rêves
avec les choses qui s'adressent à moi. Et toi ?

sans murs ni bords, elle est un repaire de fantômes
libres d'aller et venir, de me hanter puis de disparaître
visibles de moi seule, ils éblouissent le monde,
audibles de moi seule, ils assourdisent le monde.

fantômes, djinns, panthéon de dieux divers
fétiches enrubannés dans chaque imaginaire
chacun est l'auteur de ceux qui le hantent,
est le personnage d'une imagination auteur

la lutte entre le vouloir-vivre et le vouloir-saisir
demeure le fond de notre commerce avec l'existence
rythme les époques de pensée, tient le monde en déséquilibre

nous sommes les jouets de la difficulté à discriminer jouissance et désir

la jouissance est du côté du même, de la répétition, de l'accumulation
le désir est du côté de l'altérité, de l'invention, de la dispersion

l'art traque le vouloir-saisir et intensifie notre vouloir-vivre
toute forme instituée de pouvoir capture le vouloir-vivre
et satisfait son vouloir-saisir
aujourd'hui comme hier

«Le vivant, qui existe selon le mode de la puissance,
peut sa propre impuissance et c'est seulement de cette façon
qu'il possède sa propre puissance.» Dans quelle mesure l'art
est-il capable de cette exigence qu'Agamben attribue au vivant ?

parce qu'il démesure tout
soi-même comme le reste

il démesure tout lorsqu'il résiste
à la mesure de la valeur

se joue un jeu entre puissance et valeur
un jeu aux règles imprévisibles
et sans gagnant

puissance et valeur sont triangulées par le *pouvoir*
lorsqu'à la lecture d'Isabelle Stengers on substitue
art à science cela donne à penser une Histoire
qui met en scène des gagnants et des perdants

les perdants d'aujourd'hui
ne sont-ils pas
les gagnants de demain
et vice versa ?
le pouvoir n'est pas une attribution objectivable et appropriable
mais en chacun une crispation de la valeur dans son jeu avec la puissance

en 2013, peu avant l'annexion de la Crimée, Sophie Wahnich
dit dans une émission : «Faire sécession c'est se séparer
du pouvoir et faire l'économie de la violence insurrectionnelle»
le mot sécession n'est pas la propriété des chars d'assaut

au-delà de la violence,
il annonce la justice rendue à soi-même par soi-même ou par un peuple
mais ne met personne à l'abri, ni de la violence, ni d'un nouveau pouvoir

personne n'est effectivement à l'abri
mais *It's O.K. to say no !* comme l'énonçait
Bernard Bazile au Centre Pompidou en 1993

ou peut être, comme Nietzsche dans ses *Écrits*,

it's O.K. to say six-cent-soixante-cinq fois

«Vielleicht» !

peut-être, si c'est en un mot
très léger, si c'est en deux

... et dans *Ecce Homo* : «Dans l'anéantissement
comme dans la création j'obéis à ma nature dionysiaque
qui ne saurait séparer d'une affirmation l'acte négateur.
Je suis le premier immoraliste :
je suis par là le destructeur par excellence»

et si la vie n'est «peut-être» que destruction (cf. la «félure» de Fitzgerald)
ne nous reste-t-il pas la merveilleuse option de nous faire «très léger» ?

oui, au sens où «très» communique une intensité à «léger»
et si je dis «très très très léger» ma vitesse d'élocution augmente encore,
la formation du concept est susceptible de se transformer en énergie

et nos existences devenues très très très fulgurantes
se modulent en variations d'intensité